

LE

CAS PSYCHOLOGIQUE DE LA MENNAIS

A propos du livre récent de M. F. Duine : *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, librairie Garnier frères, Paris, 1922.

Le nom de Félicité de La Mennais est un de ceux que le critique rencontre à chaque page de l'histoire des idées religieuses et politiques de la première moitié du XIX^e siècle. Chef d'école par la puissance de sa parole et par l'ardent désir de sa volonté, La Mennais ne fut jamais sans influence : en quelque camp qu'on le rencontre, son nom brille au premier rang; partout également il suscite l'affection ou la haine. Aujourd'hui que le temps a fait son œuvre, il est permis de l'étudier sans parti pris, de pénétrer, sans vouloir le dénigrer, les secrets penchants de son âme troublée, aussi digne de pitié que d'admiration.

De grandes qualités sont nécessaires à un chef d'école, soit religieuse, soit simplement sociale; dans le premier cas, surtout, car il s'agit de défendre une doctrine et une institution vieilles déjà de vingt siècles, doctrine en possession de dogmes nettement définis, institution formée d'une multitude d'âmes très diverses par leurs origines, leurs traditions, leurs intérêts qui varient suivant les lieux et les temps. Combien ce rôle n'est-il pas plus difficile, quand il s'agit de manier ces âmes pour les conduire vers des horizons nouveaux ! Un chef d'école est un guide de pensées, d'affections et d'actions. Il ne développe pas une doctrine abstraite, mais vivante. Il lui convient de voir clairement les choses, les idées et les faits, en eux-mêmes et dans leurs rapports mutuels, de discerner les liens multiples qui tiennent unis le passé au présent, et commandent l'avenir. Il ne suffit

pas d'envisager seulement celui-ci, il importe de ménager le présent de cette institution religieuse et les susceptibilités des âmes qu'elle abrite.

La Mennais fut-il un de ces hommes clairvoyants, judicieux et pondérés, habiles à concevoir et à agir, que l'histoire nous montre au cours des siècles et qui ouvrent de nouvelles routes vers l'avenir sans rompre avec le passé ? Je ne sais si M. l'abbé Duine s'est posé cette question en termes aussi directs ; je ne le crois pas, il eût été conduit à porter sur un homme qu'il respecte et qu'il aime (sans cependant s'illusionner sur lui), un jugement qu'il n'a pas prononcé. Mais, preuve de son impartialité, on trouve dans son livre tous les éléments nécessaires pour répondre à notre interrogation.

I

Clairvoyant, La Mennais l'était : toutes les écoles ultramontaines, libérales, socialistes, ont retenu une part de ses enseignements, mais une part seulement. Il eut à un degré éminent le don de divination des besoins de son époque et le pressentiment des changements de l'opinion. Son information était remarquablement étendue. Il avait fait d'immenses lectures, mais un peu au hasard. Il pouvait puiser aux sources des littératures classiques, comme la plupart de ses contemporains ; mais, chose plus rare à son époque, il connaissait l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. Dans sa première jeunesse, il fréquenta les poètes et les philosophes français du XVIII^e siècle. Converti au christianisme, il lut attentivement La Harpe, Chateaubriand et surtout M. de Bonald, mais peu de théologiens, peu de canonistes, peu d'historiens. Guidé par son frère, poussé surtout par l'ardeur de son âme, qui ne s'arrêtait jamais à mi-chemin, il entreprit à son tour de défendre l'Eglise,

non pas en homme d'Eglise qui défend l'institution à laquelle il appartient, mais en philosophe, en penseur qui l'aime. Il se place vis-à-vis d'elle un peu dans la même situation que les philosophes qui, au XVIII^e siècle, veulent la réformer. Sans doute, son dessein est tout autre, il n'entend pas la détruire, nul ne protestera plus haut et plus sincèrement que lui de ses sentiments de croyant, mais le fait n'en est pas moins vrai : il parle en penseur catholique, plutôt qu'en théologien. Il prête main-forte à l'Eglise en volontaire engagé pour sa défense. Il est prêtre, il est vrai, mais il n'appartient à aucun diocèse. Il écrit d'après ses propres pensées et méthodes et non d'après celles des séminaires ou des anciennes universités. Il a tracé lui-même une tragique eau-forte de sa situation : « L'Eglise était là, » seule dans l'arène, livrée aux bêtes et aux gladiateurs; » j'ai senti le désir de combattre pour elle, de la défendre » selon ma faiblesse. Aussitôt évêques et prêtres accourent » pour voir cela. Les poches remplies de pierres, ils » s'asseoient et c'est à qui, de dessus leurs bancs où ils » reposent à l'aise, lapidera le mieux le mal avisé, le témé- » raire qui a eu l'audace de s'exposer à la dent des ours et » des tigres, *sans mission* ! — Ceux même qui l'excusent » de cette hardiesse s'irritent quand ses mouvements ne » sont pas à leur gré, ils n'auraient pas fait comme cela » et la pierre arrive pour le lui prouver. » (Lettre à M^{me} de Senft, 28 mai 1828). Ce passage fut écrit dans un moment d'amertume, mais il n'en est pas moins typique, il marque à merveille la sentimentalité de La Mennais et la position prise par lui en apologétique. Il est, pour employer un terme fort usité dans sa ville natale, au temps du premier Empire : un corsaire. Si l'on ne trouve pas bonne sa méthode, il rentrera à son port; sa qualité d'ecclésiastique ne le retiendra pas, l'Eglise n'a pas de droits particuliers sur lui; c'est lui, dans sa pensée, qui a des titres à sa reconnaissance. Ainsi agirent plus d'une fois les corsaires

malouins. Plus tard, lorsqu'il abandonnera l'Eglise, il se plaindra, certes, de la condamnation portée contre sa doctrine, mais encore plus, si c'est possible, du peu d'égards que l'on a eu pour lui. Il écrit cette phrase où l'on sent concentrée l'amertume de son âme : « Le gouvernement » pontifical n'a garde d'embarrasser le moins du monde sa » politique par rien de ce qui ressemble à la gratitude, et » c'est le côté par où il s'élève le plus au-dessus des choses » humaines. » (*Affaires de Rome*, p. 33, édition Garnier).

Ce volontaire est, en outre, un autodidacte, avantage et gros inconvénient tout à la fois. Avantage : il voit puissamment la vérité catholique par le côté où il l'aborde. La vérité est comme la propriété de celui qui la découvre. Qui ne connaît l'éloquence avec laquelle les inventeurs exposent et défendent leurs trouvailles ? Il les aime avec passion, comme la meilleure partie d'eux-mêmes. Cette qualité n'est pas sans inconvénient : l'esprit humain est ainsi fait, il aperçoit rarement d'un seul coup d'œil toutes les faces d'une question. Eblouis par le côté qui les a tout d'abord frappés, les autodidactes négligent les autres, ils tombent facilement dans l'outrance ou le paradoxe. Le penseur qui bénéficie d'une tradition n'a pas la même vibration entraînée, mais il voit les vérités d'une vue plus ordonnée.

Or, La Mennais n'est l'élève d'aucune tradition. Il est en apologétique, un autodidacte⁽¹⁾. Pour maîtres, je ne lui en vois que trois : son oncle, M. Robert des Saudrais, vieillard aimable, lettré, ami de Voltaire et de Rousseau, passé de la philosophie à la foi chrétienne sous les auspices de La Harpe et de M. de Bonald, entraîné par le courant de la

(1) « La vie de M. de Lamennais avait été mal préparée : point d'éducation » régulière, point d'études conduites par une autorité hiérarchique; une » chambre, des livres, une lecture assidue de tout ce qui lui tombait sous la » main, l'abandon précoce à son propre esprit, quelques semaines de séminaire, » tout au plus. A la lettre, il ignorait en théologie des choses très vulgaires, » telle, par exemple, que les fondements de la distinction entre la nature et la » grâce..... C'était un homme en l'air de tous les côtés. » (*Lettre de Lacordaire à M. Foisset, du 23 décembre 1858.*)

réaction thermidorienne. Je ne mets pas en doute la sincérité de ses convictions, mais je ne puis voir en lui qu'un dilettante. Jean-Marie de La Mennais, frère aîné de Félicité, est un esprit d'une toute autre valeur, mais il est lui-même un autodidacte. Il n'est pas le guide complet et sûr dont a besoin son jeune frère. La doctrine du « sens commun » n'est pas son œuvre, mais il ne l'a pas combattue, bien mieux, il l'a approuvée. Lorsque, dans la suite, Félicité se mit à la tête du mouvement libéral de l'*Avenir*, Jean-Marie ne chercha que très faiblement à le retenir. Il est sous le joug du prestige de son frère cadet, il croit à son génie; c'est à grand peine s'il retarde de quelques mois la publication des *Paroles d'un Croyant*.

En fait, Félicité de La Mennais n'eut qu'un guide : M. l'abbé Teyssyre, de Saint-Sulpice. Celui-là bénéficiait d'une véritable formation théologique puisée aux bonnes sources, parmi les derniers survivants de la haute culture ecclésiastique de l'ancienne Université. Il fut l'inspirateur du célèbre ouvrage qui fonda la réputation de La Mennais, le premier volume de *l'Essai sur l'Indifférence*. Malheureusement, il mourut peu après. S'il eût vécu et s'il eût conservé son ascendant sur son ami, je doute que le second volume de *l'Essai* eût jamais paru.

Laisse à lui-même, Félicité de La Mennais lance le système du « sens commun », et croit pouvoir édifier l'apologétique chrétienne sur ce fondement nouveau, le renversement de la raison individuelle, à laquelle il substitue le témoignage unanime du genre humain. Il faut croire à ce témoignage, dit-il, car « acquiescer à sa propre raison, de » préférence à la raison de tous, serait une contradiction » manifeste, puisque la raison de tous est à la fois de la » même nature que la nôtre et supérieure à la nôtre. » Plein de confiance en sa découverte, il écrit à son frère qu'il contraindra « ces gens si fiers de leur incrédulité, à dire » leur Credo jusqu'au bout, ou à avouer par leur silence

» qu'ils ne peuvent pas dire : je suis ». Il ne voit pas que la raison universelle n'étant que le total de toutes les raisons individuelles ne peut avoir en elle-même l'infailibilité qu'il dénie à celles-ci, et qu'en dernière analyse il appartiendra à la raison individuelle de fixer les matières sur lesquelles porte le témoignage du genre humain ⁽¹⁾.

Quand, devenu libéral, il somme l'Eglise d'embrasser la cause du peuple, il commet une nouvelle erreur, faute également d'envisager le fait de l'Eglise sous tous ses aspects. Il ne voit que l'influence sociale qu'elle exerce, et celle qu'à son avis elle pourrait exercer; il laisse de côté sa mission première et surnaturelle : la sanctification des âmes. Il voit en elle une institution établie pour promouvoir le progrès moral, intellectuel et économique du genre humain; il lui transfère le rôle qui, dans une société bien ordonnée, revient principalement à l'Etat. Sans doute, l'action de l'Eglise procure indirectement ces biens; mais elle sort de sa mission surnaturelle si elle cherche avant tout à procurer le bien de la démocratie, au lieu de conduire les âmes au ciel, par la pratique des préceptes et des conseils évangéliques.

Voyons maintenant quelle fut, à cette époque, la position de La Mennais vis-à-vis de ses contemporains. Il vit dans le milieu ecclésiastique de l'ancienne France, milieu gallican, mais d'une doctrine apologétique très sûre et très traditionnelle, milieu royaliste dans sa grande majorité. Il est lui-même royaliste, mais surtout très ultramontain et très novateur, aussi bien en ce sens qu'en apologétique. Par ses idées ultramontaines, il plaît à Rome, mais froisse tout le vieux clergé gallican, l'aristocratie et la cour des Bourbons. La nouvelle méthode apologétique qu'il met en avant, aussi étrangère à l'Eglise que dépourvue de solidité

(1) « Il m'a semblé que l'intelligence de M. de Lamennais était étroite ou incapable de saisir une chose sous deux faces et de revenir jamais à la face qu'il n'avait pas vue tout d'abord. » (*Lettre de Lacordaire à M. Foisset, du 23 décembre 1858.*)

rationnelle, donne prise à ses ennemis, tout en décourageant ses amis. Les gallicans ne manquent pas de relever son erreur, car la Sorbonne n'est pas moins orthodoxe en apologétique que les Universités romaines. Celles-ci, heureuses de ses théories sur l'infailibilité et le magistère du Souverain Pontife, ne peuvent cependant approuver sa méthode apologétique, trop visiblement erronée (1).

Sa situation devint encore plus fautive, lorsqu'il voulut entraîner à sa suite l'Eglise et la Papauté dans la voie du libéralisme et de la démocratie. Grégoire XVI refusa de le suivre, parce que telle n'était point, en réalité, la destinée de l'Eglise et la mission première du Souverain Pontife. La Mennais se vit abandonné de tous, des gallicans et des ultramontains, des royalistes et des simples chrétiens, qui mettent au-dessus de leurs tendances démocratiques ou libérales l'obéissance à l'Eglise.

On n'insistera jamais assez sur ce point : La Mennais a commis des erreurs théologiques, parce que autodidacte : il n'envisageait la vérité et les faits que sous un certain angle (2). Il avait, en outre, le défaut commun à tous les autodidactes : l'entêtement. Il n'était pas homme à reconnaître facilement ses erreurs. Sa personne et ses doctrines ne faisaient qu'un : « Notre parole, a-t-il dit lui-même plus » d'une fois, c'est toute notre âme ». Lorsque l'Eglise romaine fut contrainte de le juger et de le condamner, autant sur sa propre demande que sur celle des évêques de France, il se sentit blessé au fond de l'âme.

(1) M. de Lamennais est, à mon sens, un grand exemple du mal que fait à la vérité une précipitation qui n'a pas permis à l'esprit de mûrir; quand même ses idées triompheraient un jour, il restera vrai qu'il a mal engagé et mal défendu sa cause. Que pensez-vous de son dernier écrit? Ne vous paraît-il pas que c'est une exagération des pensées de M. de Maistre? Il m'a souvent paru que cet écrivain n'invente pas, et qu'il ne fait que mettre en œuvre ses devanciers en outrant les proportions. (L. de Lacordaire à M. Foisset, 17 juillet 1829.)

(2) « J'ai saisi le vice radical qui a empêché ce grand écrivain d'être fondateur : il est absolu dans le relatif, il est logique dans un monde qui ne l'est plus, il crée l'univers au lieu de l'expliquer. » (L. à M. Foisset, 24 mai 1833.)

Il ne fut pas seul atteint par la condamnation de Rome; elle frappa ses disciples tout comme lui. Ceux-ci, cependant, ne le suivirent pas dans son exode, parce qu'ils comprirent mieux leur devoir, mais aussi parce qu'ils n'étaient pas, au même degré que lui, mêlés à la doctrine du sens commun, parce qu'ils n'étaient pas, au même degré que lui, victimes d'une sensibilité excessive.

II

Un chef d'école théologique doit être judicieux. Sa doctrine n'est pas d'ordre purement spéculatif; elle s'adresse à des êtres vivants dont elle inspire la conscience et dirige les actes. La prudence lui fait un devoir d'envisager le but à atteindre, et en même temps l'état d'esprit de ceux auxquels il parle. Si l'enseignement doit être proportionné à l'âge et à la portée des enfants auxquels il s'adresse, il n'est pas moins vrai qu'on doit offrir à chaque génération la doctrine qu'elle peut porter. De là l'obligation pour un théologien, pour un sociologue chrétien, de se surveiller, d'agir avec tact et mesure.

Or, la mesure est la qualité qui a manqué le plus à La Mennais. Il fut en tout le plus excessif des hommes. Une sensibilité malade, au service d'une intelligence plus spéculative que pratique, ne lui permettait pas de s'arrêter à mi-chemin, soit dans ses haines, soit dans ses amitiés doctrinales. Il importe, en effet, de noter ces deux caractéristiques de son tempérament : ses qualités de penseur, de poète et d'orateur sont dominées par la logique et par un amour-propre sensible au delà de toute mesure.

Logicien, il s'empare d'une idée, la creuse, la développe; en tire les conséquences, sans le moindre souci des faits et des réalités pratiques. Le spectacle du monde réel ne l'arrête jamais dans le cours de ses déductions : il les

déroule « avec une candeur effrayante », observe, dès 1820, l'évêque d'Hermopolis, Mgr Frayssinous. Il s'incorpore tout entier à l'idée qui le domine. Qui touche à cette idée le touche lui-même. Il est convaincu qu'en l'attaquant, on blesse à la fois la logique et la morale. Aussi pas de nuances dans ses jugements. Il est peu de ses contemporains, qu'à une époque ou l'autre de sa vie, il n'ait rangé au nombre des canailles, des imbéciles, des exploiters du peuple. Gare aux théologiens modérés qui se croient sages parce qu'ils sont lâches, aux savants timides qui semblent avoir résolu de n'être sûrs de rien. Gare aux amis de la Charte et de la Constitution, partisans du dogme fatal de la souveraineté du peuple. Plus tard, passé dans le camp adverse, il poursuivra de ses sarcasmes avec la même rigueur les ennemis du peuple, qui veulent le tenir en servitude : les rois, l'Eglise et sa hiérarchie.

Au service de cette logique effrénée, il mettait une sensibilité d'une qualité rare, mais déréglée. Tous ceux qui l'ont approché ont été frappés de ce trait de son caractère. Dans son enfance, il était sujet à des accès de colère qui pouvaient aller jusqu'à des évanouissements. Jeune homme, et déjà clerc minoré, l'équilibre de son tempérament n'est guère mieux établi : « la neurasthénie se traduit dans des larmes versées sans savoir pourquoi, un cœur trop inflammable, une véritable hantise de la mort. Autant que personne, il est atteint du mal du siècle : l'ennui. Il se réfugie dans la pratique de l'ascétisme et du mysticisme. Au lendemain de sa tonsure, empruntant le langage des auteurs qu'il fréquente, il s'écrie : « Oui, je veux m'abreuver à » longs traits des saintes délices de l'humiliation ! » Mais n'en croyons rien, la moindre blessure d'amour-propre efface ces trop belles résolutions. « Il avait excepté, note » finement M. l'abbé Duine, de ces délices spéciales, la » mortification qui consiste à être convaincu de chopper en » l'art d'écrire ». A des observations fort modérées que

lui avait suggérées l'abbé Bruté, à propos de la traduction de Louis de Blois, il voulut bien concéder tout ce qui était attribuable à l'auteur traduit, mais maintint tout ce qui appartenait au traducteur. Détail léger, dira-t-on, je le concède, mais détail révélateur. Il décèle la nature spirituelle et intellectuelle de l'amour-propre très vif, qui domine en ce jeune converti. En sa plus ardente ferveur, il ne peut le contenir. Cinq ans plus tard, il aura entendu les directeurs les plus éminents du clergé lui déclarer avec conviction : « Votre *Essai sur l'Indifférence* vous place à côté de » Pascal ». Son nom est cité sur le même rang que celui de Bossuet. A quel degré ne dut pas s'exalter, en cet autodidacte, l'estime qu'il avait de lui-même !

Quelle indignation bouillonnera en lui, lorsqu'il sera attaqué dans son autorité, non plus d'écrivain, mais de penseur et de théologien, dans sa doctrine, sortie vivante de son esprit et de son cœur, par des folliculaires qui incontestablement manient une plume moins puissante que la sienne ! Comme tous ceux qui se sont fait à eux-mêmes leur propre doctrine, en marchant hors des chemins battus, il avait tendance à voir dans ses contradicteurs des faibles d'esprit ou des gens qui ne l'avaient pas compris. Ainsi jugea-t-il Lacordaire lui-même, lorsqu'il eut quitté la Chênaie. « Je ne crois pas, écrit-il à Montalembert le » 23 janvier 1833, que Lacordaire ait jamais eu ni opinions, » ni idées d'aucune sorte, nettement comprises et arrêtées » dans son esprit ». Le 13 février, il revient sur le même sujet : « Je crois toujours qu'excepté en religion, Lacor- » daire n'a d'idées arrêtées sur rien, et que difficilement il » en aura jamais ». Et cependant c'est à Lacordaire qu'il a confié le soin d'exposer les idées de l'*Avenir* !

On voit la tournure de son esprit : la sensibilité excessive qui le domine est capable de lui faire perdre de vue ses plus sincères résolutions et de troubler même son jugement vis-à-vis des personnes. Cette sensibilité est le trait

dominant de sa physionomie spirituelle; elle forme le fond de son caractère, elle explique les qualités et les défauts de son style, son ascendant sur ses contemporains; elle est la cause de tous ses malheurs.

Jamais le mot célèbre de Buffon : « le style, c'est l'homme », ne fut plus juste. La phrase de La Mennais reflète d'une façon merveilleuse la tournure de son esprit. Elle en a la noblesse, la vigueur et les vibrations. Défenseur de la plus noble doctrine du monde, convaincu de la justesse de ses idées, il tient à donner à sa pensée l'éclat que mérite la vérité. Il bannit de sa phrase tout mot inutile; elle est volontairement tendue et impérieuse, parce que la vérité a naturellement le droit de commander. Il n'a qu'une crainte, celle de ne pas exprimer avec assez de vigueur les émotions de son âme passionnée. De là, le mouvement entraînant de sa pensée, l'outrance de ses comparaisons, reflets des sentiments qui l'agitent, la rigueur extrême de ses jugements, aussi bien à l'égard des personnes que des idées. Il parle admirablement le langage qui convient à ses contemporains, tous pénétrés de romantisme, tous empreints de la sentimentalité mise à la mode par Rousseau, tous excessifs dans leurs passions, comme dans leurs jugements. La sensibilité fait les poètes et les orateurs : nul ne parut alors plus éloquent que lui. Tous les talents nouveaux qui illuminèrent les années de la Restauration, instinctivement se tournèrent vers lui, comme attirés par le soleil levant : Lamartine et Victor Hugo, et les jeunes gens qui formèrent alors la couronne de l'Eglise : Lacordaire, Gerbet, Salinis, Montalembert et tant d'autres. S'être assis à la Chênaie demeure aujourd'hui encore, malgré tant d'événements qui ont suivi, mais insoupçonnés alors, un titre de gloire. Pendant de trop courtes années, le petit manoir breton parut comme une clairière illuminée de la lumière d'en haut, au sein de l'Eglise de France. Jamais,

au cours de son existence, le XIX^e siècle ne vit un tel essor d'âmes et de talents.

La sensibilité qui animait l'éloquence de La Mennais sortait d'une âme élevée. Il aimait le bien d'une manière sincère, sans aucune affectation. Il était absolument désintéressé. Il n'ambitionnait ni l'argent, ni les honneurs. Certes, les hôtes de la Chênaie furent plus d'une fois témoins de ses préoccupations financières, mais il ne cherchait pas la fortune pour elle-même. Il la désirait, soit pour écarter la misère de son toit, soit pour s'en aider dans la réalisation de ses vastes desseins religieux ou démocratiques. En lui, rien de bas : ses confidents les plus intimes ont constaté ses défauts, mais ne lui ont pas refusé leur estime.

Or, chose qui paraîtra extraordinaire, cette élévation de pensées, ce désintéressement, cette ardeur passionnée pour le bien ou pour ce qu'il croyait tel, s'ils furent l'honneur de sa vie, ne le mirent point à l'abri des dangers qu'un amour-propre excessif, une sensibilité suraiguë lui faisaient courir. Ils justifiaient à ses yeux l'indignation qu'il éprouvait. Ainsi égaré, il ne vit jamais à quel point une blessure faite à sa vanité philosophique avait d'empire sur ses déterminations, et même sur ses idées doctrinales. Nul n'ignore les étonnantes variations que présentent sa vie et ses opinions : royaliste ardent, puis libéral, puis républicain, puis socialiste et même révolutionnaire; catholique ultramontain, puis simple déiste, enfin anticlérical violent; chaque changement de parti est consécutif à une blessure d'amour-propre. Il abandonne les royalistes après les poursuites que les ministres de Charles X furent contraints de diriger contre lui; il cessa d'être ultramontain et même chrétien, lorsque Rome eut condamné ses idées libérales et sa théorie du sens commun. Certes les admirateurs, comme on en trouve toujours le génie, ne manquèrent pas pour louer l'à-propos de ces divers changements d'opinions, et les attribuer aux vues supérieures d'une vaste intelligence, mais rien ne prévaut

contre un fait : on retrouve, au point de départ de chaque changement d'opinion de la part de La Mennais, une blessure d'amour-propre⁽¹⁾.

M. l'abbé Duine recule devant cette manière d'expliquer la chute de La Mennais. « Dans une âme droite et sincère, » profondément religieuse, attachée au passé par tant d'habitudes et de liens d'amitié, elle ne rend pas un compte » suffisant du retournement sur soi-même et contre soi-même, le plus complet et le plus hardi peut-être qu'offrent » les annales du monde ! »

L'observation serait plus juste pour d'autres, peut-être, que pour La Mennais. Elle ne vaut pas complètement pour lui, j'en veux pour preuves les explications qu'il donna d'abord à Eugène Boré⁽²⁾, puis présenta au public, enfin les reproches que ses amis ont adressés à ceux qui l'ont attaqué. Il eut, déclara-t-il, un jour, à son ancien disciple, des tentations contre la foi : « J'ai toujours vu un abîme » à côté de moi, j'en détournais mes regards, mais quand » je me suis senti traité avec cette injustice et ce mépris, » j'ai eu le courage de le sonder ». Nous sommes en présence d'un aveu à peine déguisé. Quoi ! Il n'avait pas pris soin de sonder les objections qui se présentaient à son esprit ! Que faisait-il donc, depuis vingt ans qu'il professait l'apologétique et somrait les âmes, au nom de la logique, d'être chrétiennes et ultramontaines ou de se taire ? S'il

(1) Le seul changement de M. de Lamennais a été de passer de l'idée absolutiste à l'idée libérale, puis de l'idée catholique au scepticisme. Cette double révolution ne s'est pas faite par un progrès; elle s'est faite brusquement sous l'empire d'une violente passion : la première fois, parce que l'épiscopat et le parti monarchique l'avaient délaissé; la seconde, parce que la papauté s'était déclarée contre lui. En dehors de ces deux vicissitudes éclatantes et subites, l'abbé de Lamennais ne savait pas se modifier. Il était pour ses pensées ce que le destin était pour Jupiter, inflexible. (*Lettre de Lacordaire à M. Foisset, 23 décembre 1858.*)

(2) Il fit à M^{me} Cottu les mêmes réflexions vers 1840. « En taxant, dit-il, » d'hérésie ma doctrine de l'autorité, (la cour de Rome) m'a forcé à l'examen. » Je voulais fermer les yeux : ce n'est pas ma faute si, m'obligeant à les » ouvrir, j'y ai vu clair. » Comte D'HAUSSONVILLE, *Lettres inédites de La Mennais à la baronne Cottu*, p. XLVI.

n'avait pas été injustement attaqué, il serait demeuré chrétien et ne serait jamais tombé dans l'incrédulité ! N'est-ce pas avouer qu'en lui, la crise de la foi fut postérieure à la crise d'amour-propre ?

Il y a plus, ce penseur, ce logicien tout spéculatif, ne prit que très tard le soin d'indiquer les raisons qui l'amènèrent à changer d'opinions, et si le procureur du roi, en 1840, ne lui avait publiquement reproché son abandon de la foi et de l'Eglise, il est fort probable que nous n'eussions jamais vu paraître le livre des *Discussions critiques*. En tout cas, ce n'est pas le livre qu'il songea tout d'abord à offrir au public pour sa justification. Il est postérieur de six ans à celui des *Affaires de Rome*. Or, celui-ci n'est qu'une longue plainte de l'amour-propre blessé, affamé de vengeance.

Sur ce point, aucun contemporain ne s'est mépris. Ses amis eux-mêmes l'ont parfaitement senti; ils le proclament implicitement quand, pour expliquer son exode, ils rappellent les attaques injustifiées dont fut l'objet le malheureux auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*. Il est indiscutable que La Mennais fut en butte à d'indignes soupçons et à des critiques aussi odieuses que maladroitement. Mais la question n'est pas là : un lutteur ne doit pas s'étonner des coups qu'il reçoit; ses idées doctrinales ne doivent pas dépendre des contradictions plus ou moins justes qu'il éprouve. Laisser entendre qu'il n'eût pas abandonné la cause catholique, s'il avait été plus adroitement ménagé, c'est implicitement reconnaître qu'une blessure d'amour-propre est le point de départ de sa défection. Aux prises avec celui-ci, sa volonté succomba; elle était trop faible pour lui résister.

III

La Mennais, en proie à la sensibilité malade qui le dominait, n'eut jamais la force de volonté nécessaire pour en redresser les caprices. Sa volonté oscilla toute sa vie entre la faiblesse et l'entêtement; jamais il ne connut la pondération.

Sa jeunesse, loin de ressembler à celle des autres adolescents, fut en proie à l'aboulie. Il concevait les plus grands et les plus nobles projets : colonisateur, missionnaire en Amérique, solitaire, jésuite, il ambitionna tous ces titres, mais n'en réalisa aucun, non pas faute de santé, mais parce que la détermination finale lui fit défaut. Il n'eut d'esprit d'entreprise qu'en imagination; à l'inverse des jeunes gens de son âge, trop précipités dans leurs décisions, il ne sut ni prendre une résolution ni s'y tenir. Il laissa tour à tour la direction de sa volonté à son frère d'abord, puis à M. Carron, enfin à l'abbé Teyseyre, leur demandant une décision qu'il était incapable de prendre, ou qu'il avait rétractée vingt fois après l'avoir prise. Entre temps, pressé par le besoin d'affection, il s'éprenait d'amitié pour des jeunes gens, peu dignes des étonnants projets qu'il concevait pour eux.

Or, phénomène troublant, après l'apparition du premier volume de *l'Essai sur l'Indifférence*, cette volonté défaillante se croit investie d'une mission providentielle. Il entreprend de réformer, par la seule force des idées, la mentalité de l'Eglise universelle. Il entend la faire marcher dans des voies qu'elle n'a point coutume de suivre, soit en apolo-gétique, soit au point de vue social et politique. Le sacerdoce, ou le succès merveilleux de *l'Essai*, avait-il donc transformé sa mentalité? Améliorée, peut-être, mais non changée. Il est toujours fantasque. « Il avait, note M. Duine, des » caprices d'enfant; il s'abandonnait à une susceptibilité

» malade qui s'étendait à tout. Le baromètre de son
» humeur était sujet à de grandes variations, et souvent
» dans l'espace d'un jour descendait du beau fixe à tem-
» pête. Ses colères éclataient en ouragan ». Elles étaient
nécessaires, disait-il, à sa santé. Un zèle ardent l'animait,
une sorte d'exaltation religieuse, très douce et très sincère,
le dominait alors. « Avidé de lier dans ses bras les âmes
» à Dieu, continue M. Duine, on dirait qu'il s'enivre de son
» jeu sacré, comme un acteur ou un névropathe ». Décidément
la pondération n'est pas le propre de La Mennais :
la maladie qui débilitait sa volonté n'est point guérie.

A l'heure présente, il n'a plus de mentor; il conserve à
peine un conseiller, son frère. L'heure approche où il sen-
tira pour lui la répulsion, que certains neurasthéniques
éprouvent pour ceux dont ils ont trop souvent réclamé
l'assistance. Or, cette répulsion devient chaque jour plus
visible, à l'époque où il subit la grande crise d'amour-
propre qui bouleversa sa vie. Quoi d'étonnant que cette
volonté désordonnée ne soit pas parvenue à faire taire les
révoltes intérieures qui l'agitaient? Il lutta longtemps, mais
sans imposer un complet silence à son amour-propre ému.
Exaspéré par les soupçons injurieux, que des ennemis poli-
tiques se plurent à faire planer sur la sincérité de ses
intentions, il souhaita la mort. M. Duine a donné quelques
notes éparses de ses cruelles tristesses. Ecrivain jusqu'au
bout des ongles, La Mennais fixa sur le papier, comme
pour se soulager, l'écho de ses larmes anxieuses. Son livre
des *Discussions critiques* est comme le journal, à peine
remanié, de ses cauchemars et de ses tentations contre la
foi. Jamais, à aucun moment, sa volonté ne fut assez forte
pour dominer la révolte intérieure qui grondait depuis plu-
sieurs années. A la fin, la sensibilité émue l'emporta; sa
volonté, sous l'empire de la rancune, se cristallisa dans
l'entêtement à l'égard de l'Eglise et de la hiérarchie ecclé-
siastique. Je ne mets pas en doute que dans la suite, sous

l'influence des réflexions qu'il fit, pour se justifier à lui-même sa détermination, il ait perdu la foi, et qu'il ait cru devoir interdire à ses amis de permettre à un prêtre l'approche de son lit de mort. Cette résolution implacable, Dieu en pèsera les motifs, mais nul doute que de simples chrétiens, sans haine et sans passion, n'écoutant que la voix de l'honnêteté, prononceront toujours un verdict sévère.

Certains argueront de la constance de Félicité de La Mennais, au cours de ses vingt dernières années, pour affirmer que sa volonté était guérie de l'infirmité dont elle souffrit à l'époque de sa jeunesse.

Je n'en crois rien : la volonté n'est pas l'entêtement, encore moins la rancune. L'un et l'autre sont marques de faiblesse et non pas indices de force. Une âme vraiment libre et forte ne connaît ni certaines défaillances, ni les impérissables ressentiments. Pendant les dix-huit années qu'il a consacrées à la libre pensée, La Mennais ne sut pas mieux gouverner sa sensibilité que par le passé. Quiconque savait l'art de flatter ses rancœurs devenait rapidement son ami. George Sand et Béranger l'ont montré, sans cesse circonvenu par de nouveaux favoris, de petits protégés, véritables cuistres souvent. Quiconque le blessait dans son amour-propre était renié par lui, comme il avait renié l'Eglise. Un cas typique est celui d'Ary Scheffer, l'auteur de son portrait.

Sur le tard, le philosophe malouin s'était pris d'engouement pour la peinture. Autodidacte dans le métier d'expert comme en théologie, il jugeait du mérite d'un tableau d'après des critères qu'il s'était formés lui-même. Ils ne valaient pas mieux que celui du sens commun. Il était convaincu qu'il possédait les plus beaux Raphaël du monde, les plus authentiques Léonard de Vinci, des pièces telles que les plus fameux musées n'en renfermaient pas de semblables. Il estimait sa collection trois millions. Ary Scheffer voulut lui ouvrir les yeux sur la valeur de ce bric-à-brac.

Il fut congédié. A la mort de La Mennais, la vente de ces tableaux produisit 14.000 francs. S'il eût pu parler du fond de son tombeau, avec quelle vigueur n'eût-il pas maudit les brigands des salles d'exposition !

De ses anciens collaborateurs, de ceux qu'il avait appelés du doux nom d'enfant, comme Montalembert, il n'est plus question dans sa vie, après la publication des *Affaires de Rome*. En ne le suivant pas jusqu'au bout, ils l'avaient blessé au fond de l'âme, et du même coup avaient abandonné à ses yeux la vérité et la vertu. Ils n'avaient, dans sa pensée, ni valeur intellectuelle, ni valeur morale. Déplorable exemple de l'injustice à laquelle la rancune peut conduire une âme naturellement affectueuse⁽¹⁾. Si La Mennais conserva quelque attachement à d'anciens amis, à de rares royalistes et même à des croyants, c'est qu'aucun ne le blessa dans son orgueil philosophique. Il suffit d'en dresser la liste : des femmes, M^{me} Cottu, M^{me} Yéménitz, M^{me} de Vaux, qui, évidemment, n'étaient pas des doctrinaires, quoique catholiques; des hommes du monde, M. de Vitrolle, Benoist d'Azy, M. d'Ortigue, personnages fort distingués, mais qui ne se piquaient pas de philosophie.

Même méfiance à l'égard des membres de sa famille. Il y trouvait cependant des âmes élevées, très dévouées à son égard, scrupuleusement respectueuses de ses intérêts. Il ne pouvait dominer certaines répugnances invincibles. La vue de quelques-uns d'entre eux devait rouvrir quelques blessures intimes, sur lesquelles il ne voulait plus porter les yeux.

L'abbé Combalot, dont on peut discuter le tact, mais qui connaissait bien le philosophe de la Chênaie, a prononcé à son sujet un jugement qui est un vrai trait de lumière : « Jamais vous n'oubliez une injure ou seulement une con-

(1) « M. de Lamennais n'était pas habitué à la résistance et un dissentiment lui paraissait presque une trahison. » *Testament du P. Lacordaire*, publié par M. CRÉPON en tête de la *Correspondance du P. Lacordaire avec M. Foisset*, p. XLIV.

» tradition ». Dans un autre camp, un ami de la dernière heure, Béranger, confirme la justesse de cette appréciation. S'adressant à une admiratrice de notre écrivain, M^{me} de Solm, il disait : « Une vertu vous a manqué à La Mennais et à vous, celle de savoir pardonner ⁽¹⁾ ». « Le souvenir » d'un outrage demeuré impuni, écrit un autre biographe, » M. l'abbé Boutard, le tourmentait sans relâche, exaspérait » ses nerfs et finissait toujours par provoquer une crise » violente, poussée quelquefois jusqu'à la frénésie... Il y » avait en lui quelque chose de plus impérieux et de plus » inflexible que la logique, le ressentiment ». M. l'abbé Duine n'a pas méconnu ce trait du caractère mennaisien, sans cependant lui donner l'importance psychologique qui lui convient : il a appelé son héros, ainsi que Chateaubriand, un « spécialiste du ressentiment ». Le mot est spirituel, il devrait être plus fort. On compte dans la vie de La Mennais nombre d'exemples de générosité, mille preuves de tendresse et d'ouverture de cœur; on chercherait en vain un exemple de vraie réconciliation. Sensibilité malade, la rancune fermait à triple tour son âme excessive. Or, je ne crois pas qu'il ait poursuivi quelqu'un d'une plus ardente haine que le pape Grégoire XVI, plus coupable, à ses yeux, de l'avoir dédaigné, en refusant de l'entendre, que de l'avoir condamné. Voilà, mis à nu, un des traits les plus caractéristiques du tempérament mennaisien; voici disséquée la fibre motrice des déterminations qui ont contristé ses meilleurs amis, et, vingt ans après, fait échouer toute tentative d'action sur cette âme inapaisée, indomptable et cependant très faible.

(1) Le caractère de M. de Lamennais était bon et tendre; il reposait ses regards avec paternité sur la jeunesse; on l'eût cru un simple et honnête père de famille. Cependant il aimait éperdument le sarcasme; il cherchait des mots qui pussent écraser l'ennemi. Sa tendresse n'avait pas de pardon. (Lettre de Lacordaire à M. Foisset, du 23 décembre 1858.)

IV

M. l'abbé Duine trouvera, sans doute, un peu trop sommaire le jugement que je porte sur Félicité de La Mennais. Je ne crois pas qu'il rejette comme inexact le portrait que je viens de tracer. S'il lui paraît trop anguleux, il voudra bien se souvenir qu'on ne peut, en quelques pages, rendre toutes les nuances d'une âme aussi riche que celle du philosophe malouin; aussi bien, je n'ai point voulu tracer la peinture complète de son caractère moral, mais simplement souligner les directives de son tempérament qui expliquent humainement les déterminations qui ont fait, aux yeux d'un simple chrétien, le malheur de sa vie.

L'œuvre de M. Duine est le fruit de longues années de travail. L'auteur connaît profondément le sujet qu'il traite. Est-il besoin de le dire (c'est le rôle d'un biographe), il éprouve une réelle sympathie pour son illustre compatriote, dans la fréquentation duquel il a passé tant d'années. Il a voulu montrer que, malgré de réels défauts, La Mennais ne fut pas simplement un grand homme de plume, mais un grand caractère. Nous aimons, nous aussi, à reconnaître de nobles côtés dans l'âme du célèbre Malouin; mais il lui a manqué d'être un chrétien complet pour être un véritable grand homme. M. Duine s'est élevé avec raison contre les appréciations dépourvues de tact, lancées par Béranger contre l'ami dont il exploitait la renommée au profit de la sienne : « Il ne restera rien de M. de La Mennais ». Non, tant que la littérature française sera en honneur, tant qu'on saura goûter une belle page artistement travaillée dans un style fort et pur, on rappellera le souvenir du Malouin de la Chênaie. Mais, il faut bien le reconnaître, il ne restera de lui, ni une œuvre philosophique, ni un livre entier : on n'en lira que des morceaux choisis.

M. Duine enveloppe de sympathie les deux parties de la

vie bouleversée de son héros. La littérature s'intéresse à l'une et à l'autre; l'Eglise réclame la première, la libre pensée la seconde. Mais, ô ironie du sort! La Mennais doit être bien surpris dans l'autre monde, si les sentiments qui l'animèrent sur sa couche funèbre l'agitent encore. Les amis auxquels il a légué sa dernière pensée, l'ont oublié. Par contre, le chrétien qu'il fut jadis conserve encore des sympathies voilées de mélancolie. Au surplus, il put, et nous pouvons nous-mêmes, mesurer la valeur des deux moitiés de sa vie, à la dignité des amis qu'il rencontra. Béranger, George Sand, Barbet, d'un côté, ne sauraient faire équilibre à Lacordaire, à Montalembert, à Gerbet, Salinis et tant d'autres. Je ne parle pas de Chateaubriand : entre ces deux Malouins, celui de la Chênaie et celui de Combourg, il n'y avait rien de commun, si ce n'est un égal amour de l'indépendance, un égal esprit de rancune, un même désir de fronder la monarchie de Juillet.

A. BOURDEAUT.

L'ouvrage de M. Duine est dépourvu d'annotations; la collection à laquelle il appartient n'en comporte pas. On devine cependant en le lisant combien les dossiers de l'auteur sont remplis de notes. M. Duine est un spécialiste dans l'art des fiches. Les amis de La Mennais, tous ceux qu'intéresse le mouvement chrétien et social de la première moitié du XIX^e siècle se réjouiront en pensant que la vaste *Bibliographie de La Mennais* que M. Duine annonce à la fin de sa préface va paraître incessamment, si ce n'est déjà fait quand on lira cet article.

BIBLIOGRAPHIE DE LA MENNAIS, par M. F. Duine, Paris, librairie Garnier frères, 1923.

Le Gérant, R. OBERTHÜR.